

jean charconnet

La lacération des banquettes



Copyright © MMIX
ARACNE editrice S.r.l.

www.aracneeditrice.it
info@aracneeditrice.it

via Raffaele Garofalo, 133 A/B
00173 Roma
(06) 93781065

ISBN 978-88-548-2375-4

Tous droits réservés.

1^{ère} édition: mars 2009

I

La lacération des banquettes formait un incompréhensible assemblage. J'en étais au sixième wagon, et j'observais interloqué le retour de trois signes, deux cercles et un triangle à la pointe tournée vers le bas, qui se répétait avec régularité sur chacune des troisièmes banquettes de droite en partant de la tête du wagon. Cinq coups de rasoir, ou de cutter appliqués avec la précision d'une signature, dessinant un possible visage de chouette, ou non. Deux cercles, en haut, puis un triangle pointant vers le bas. Cinq coups de rasoir évitant de se rejoindre, pour ne pas détacher les pièces de Skaiï, pièces d'un puzzle à la signification indéchiffrable, nouvelle signature d'un être, probablement tout jeune, adolescent. Qui retrouvait, matin et soir, ces trois formes géométriques combinées, familières. Dans le fouillis des signatures enchevêtrées, stylisées, exécutées d'un seul souffle, pour l'élégance du geste. Bombes de peinture, floues. Marqueurs, cutters, pleins et déliés, tranchants. Ces trois signes, malgré tout se détachaient du lot. Ils contenaient une lointaine réminiscence, quelque chose qui refusait obstinément de remonter à la surface de ma conscience. Un avant l'écriture, cet OVO avec une barre de trop surmontant le V. Une icône, avant ma mémoire, enfouie dans un passé où je ne portais pas de combinaison jaune, où je ne poussais pas devant moi une large raclette de caoutchouc garnie d'une serpillière, qui elle-même poussait une boîte de polypropylène ornée d'un sigle rouge – un M arrondi encerclé de deux demi-lunes – qui s'appuyait contre une mosaïque de rectangles verts barrés de stries bleues foncées, une mosaïque de rectangles

orangés à taches comme un faux liège, semblablement régulières, irrégulières, aplaties par les pas, un bout consumé et l'autre parfois rouge, et texture froissée des journaux gratuits 3615 code yes lola nikki ulla. Un avant ma mémoire du temps des possibles vite passés. Une lointaine réminiscence qui refusait obstinément de remonter à la surface de ma conscience. Et la marque revint, sur la troisième banquette du septième wagon, au-dessous de l'inscription grattée pour laisser lire : « Les pla rotis sont servis par priorité aux mutilés de cul ». Revenu devant la porte, je pousse le bouton rouge et un soupir pneumatique s'essouffle, projetant devant moi l'autocollant « *La lacération des banquettes entraîne une hausse importante des coûts d'exploitation* ».

– Adama, il y a un nouveau sur la ligne cinq.

– Ligne cinq, Terminus, – grommelle Adama entre ses dents, en arrêtant le kärcher au bout du quai, sous la dernière des grandes affiches où dans une position improbable une jolie brune croque une tomate.

Adama soulève le capot jaune, renvoyant à quatre-vingt-dix degrés la bande blanche qui barre le kärcher, tend les deux mains et les ressort pourvues chacune d'une petite bouteille verte, à capsule blanche. Les deux mains parfaitement immobiles, laissant apparaître chacune un fragment de l'étiquette à quatre cases de damier rouge et blanc, voyageant en parfaite horizontale, sans une oscillation, Adama se dirige vers moi. Il ne faut pas secouer la bière avant de la décapsuler.

II

La lourde berline suédoise roule sur la file de gauche de l'autoroute. Les petites diodes du téléphone portable affichent neuf chiffres par paquets de trois, puis une ligne ainsi formée : étoile zéro dièse. Le rapport contenu dans une serviette de cuir noir posée sur le siège du passager commence ainsi, après le traditionnel en-tête : « Attn/GC. Objet : Surcoût d'exploitation dû à... » par ces termes :

La macération des blanquettes entraîne une hausse importante des coûts d'exploitation. En effet, l'immobilisation des tanks inox à bain marie qu'elle implique fait que la chaîne en amont ne peut tourner à sa pleine capacité, et donc atteindre les taux d'amortissement prévus. Il est possible d'envisager à ce problème deux solutions, dont nous allons considérer plus bas les avantages et les inconvénients.

Multiplier par deux le nombre des tanks en inox à bain marie permettant la macération des blanquettes, avec un système de tapis roulant chargeur à deux sorties (voir le plan en volume A, page suivante).

Modifier sur les emballages la recette de cuisson du produit fini et raccourcir les temps de macération.

Il faut prendre en compte les attentes de la clientèle selon différents axes et contraintes particulières aux pays consommateurs. D'après les études conduites par le cabinet X, X et X pour la France, les consommateurs ne sont pas prêts à réchauffer un plat cuisiné plus de quatre minutes au micro-ondes. Dans d'autres pays, par contre...

III

Sur le Skaï noir des banquettes, j'inscris en blanc, d'un coup de cutter, tes deux cercles et ton triangle. Sur les façades des immeubles, au plus haut, visibles du métro aérien, ton triangle et tes deux cercles. J'escalade les façades, je cherche en haut des escaliers de service les lucarnes qui mènent sur les toits de zinc. Au-dessus de l'enchevêtrement des rails qui se démêlent en purs éclairs métalliques sous la lueur bleutée des néons et de la lune, je me penche, et de mémoire, à l'envers, j'inscris un cercle, un triangle, un cercle.

Sans cesse, je pense à toi, à la forme abrégée que j'ai créée. Dans le dédale des couloirs, des voies ferrées, des millions de gens qui passent, je laisse ta marque, ta présence inaltérable et universelle.

Boire. La fraîcheur de la bière, conservée par Adama dans un chiffon humide, sous le capot du kärcher. L'amertume remontant sur mes lèvres, ivresse continuée, année après année. Le fouillis des signes, un instant immobile, me saute soudain à la figure, comme une jungle luxuriante. Autant de marqueurs de couleur, le trait jeune, précis, superbe. Parfois encore enfant, presque maladroit. Mes yeux redescendent alors vers mes mains. Courtes, noires. J'ai été il y a longtemps un autre homme. Ou je le crois, et c'est simplement le temps qui a fait son effet. Les portes qui se sont refermées, les promesses qui se sont ratatinées. Ma vie qui s'est rétrécie. Un studio minable, avec une étiquette d'écolier jaunie portant mon nom sur la porte, Georges Dormet, un travail répétitif, un reste de tendresse pour ma vieille Honda qui laisse goutter son huile sur le trottoir de la rue de Paris. Quelle importance,

finalement. Parfois, au commencement de l'été, je sors de chez moi et je sens la caresse d'un soleil nouveau, comme si tout était encore possible. La bière coule dans mes entrailles comme une cascade pétillante sur les rochers des rivières où j'allais me baigner pendant l'été de mes dix-huit ans.

Adama ramasse à présent les restes de la journée, entre deux cartons formant une pince triangulaire. Je n'ai jamais adopté cette technique, me contentant de la réglementaire pelle-balayette, et pourtant, elle me paraît très efficace. Les mégots pour la plupart maintenant blonds, parfois tachés d'un rouge improbable, quasi mordoré, comme ces pommes d'amour que l'on vend dans les fêtes foraines. Les gobelets de plastique, écrasés et fendus, ou de polystyrène, émiettés au rythme de leur structure de petites billes. Les canettes d'aluminium, à demi ou complètement écrasées, déjà transformées en galettes d'où ressortent des angles polis par la marée humaine. Bleu foncé à marque dorée, espoir de chaleur et de sommeil pour le sans domicile fixe, à damier rouge et blanc, calmant léger de l'alcoolique moyen.

Adama se redresse, jette avec circonspection les deux cartons lui ayant servi de pelle et de balayette dans le sac poubelle vert accroché à notre portant à roulettes.

– Fini, patron, – dit-il, selon cette habitude que nous avons. Nous nous appelons mutuellement “patron”. Patrons des mégots et des canettes de bière éventrées.

IV

L'incinération des barquettes entraîne une hausse importante des coûts de dépollution.

Bensaïd sentait le texte lui filer entre les doigts pendant qu'il le dactylographiait sur le clavier de son ordinateur, déjà en route vers le réseau. Ainsi, le message lui était de nouveau parvenu, cette fois encore dans une forme cryptée, difficilement reconnaissable par le non-initié. Il fallait probablement, pour repérer ici la structure de la lacération des banquettes, de l'attention et une certaine habitude. Son supérieur hiérarchique, directeur commercial d'une société de produits surgelés, l'avait glissé au milieu d'un courrier anodin, expliquant les aléas du recyclage des emballages de produits de fin de série. Tout dans cette lettre n'était que faux, comme l'emploi totalement fictif qu'il occupait dans cette société depuis bientôt trois ans. On ne le voyait jamais dans les improbables bureaux du siège, perdus quelque part au bord d'une voie rapide qui longeait la Seine. L'intitulé de son poste, hautement fantaisiste – « Promoteur de nouveaux marchés sur le réseau mondial » –, était uniquement justifié par le fait qu'il pouvait travailler de chez lui, avec une machine dernier cri fournie par la société, et qu'il passait de nombreuses heures connecté au réseau. Il transmet le message, en cliquant sur une adresse de son carnet virtuel. `frigidial@boris.com` clic, l'affaire était jouée. Dans quelques jours, il trouverait auprès d'un saule pleureur planté sur les quais du Canal de l'Ourcq une enveloppe contenant des instructions suffisamment obscures pour être comprises de lui seul. Il savait aussi

qu'il ne verrait jamais celui qui lui envoyait les instructions, mais que celui-ci le voyait les ramasser auprès du saule pleureur, caché quelque part derrière une palissade de tags fluorescents, ou peut-être simplement dissimulé derrière les rideaux de dentelle de cette péniche apparemment hollandaise dont il lisait le nom : « Risico ». L'homme le voyait s'approcher de sa démarche mal assurée, écarter les pans de son imperméable mastic pour s'accroupir sans plier la colonne vertébrale, prendre du bout des doigts l'enveloppe et la fourrer dans sa poche de poitrine.

Il avait été recruté voilà près de trois ans et était payé à ne rien faire depuis longtemps. Parfois, après quelques mois de silence, il recevait un message, absurde et incompréhensible, qu'il devait transmettre à une boîte aux lettres au nom changeant, localisée sur un grand serveur de l'étranger. Les adresses étaient le plus souvent des anagrammes de `frigodial@boris.com` aux syllabes inversées, dans un ordre parfois indiqué par un code contenu dans les premières phrases du courrier. Une fois, plus de deux ans et demi auparavant, on lui avait confié une mission plus importante, probablement pour le tester ou pour s'assurer qu'il était maintenant lié à l'organisation par un pacte de sang. A l'adresse indiquée, un site de problèmes mathématiques pour enfants, il avait trouvé cet énoncé :

Trois voitures lancées à 110 km/h sur l'A15 rencontrent un poids lourd arrêté en travers de la chaussée. Sachant que les masses respectives des voitures sont de 1.265 kg, 870 kg et 1,5 tonnes, quelle sera l'intensité du choc sur le semi-remorque ?

Il existe effectivement, au kilomètre 110 de l'A15, une aire de repos. Il s'y rendit. Au pied d'un jeune platane encore haubané par des fils métalliques, il trouva une boîte en alliage d'aluminium ; étanche et hermétiquement close, dont le couvercle reposant sur un joint de caoutchouc était serré par

des vis à tête hexagonales disposées tous les cinq centimètres. Sur une des faces étaient écrit, à l'encre de sérigraphie noire, ces chiffres en caractères Arial : 1265-870\VI.5. Un homme brun, assis dans une grosse berline suédoise bleu nuit, fit descendre la vitre de celle-ci d'une dizaine de centimètres. Il pointa le museau d'un puissant téléobjectif vers le jeune platane. La compression des plans due à la longue focale donnait l'impression que l'homme à l'imperméable mastic, saisi en train de ramasser une boîte en alliage d'aluminium, était confondu avec le feuillage malingre de l'arbre.

Il savait qu'ils le tenaient. Et il s'en voulait d'avoir accepté ce contrat. La petite annonce, d'aspect anodin, c'est-à-dire cherchant à attirer l'attention comme toutes les autres, avait dû tenter plus d'un chômeur, comme lui.

Société Internationale,

Leader dans son domaine, recherche :

**PROMOTEURS DE NOUVEAUX MARCHES
SUR LE RESEAU MONDIAL**

Débutants acceptés, Mobilité et disponibilité nécessaires, salaire motivant.

Écrire au journal sous la référence 2001/762.

Il s'en voulait de ne pas avoir eu le courage de refuser, une fois qu'il avait compris que le travail n'était pas très clair. Mais la promesse d'un salaire correct, sans avoir rien à faire, l'avait séduit. Quelques années avant, il avait eu de grands projets. Maintenant, il se contentait de boire des bières, assis sur la moquette au pied du canapé, regardant dans le vide ou scotché sans savoir pourquoi à des programmes de télévision ineptes, le regard parfois retenu par les jambes d'une pom-pom girl de jeux télévisés ou le visage vaguement pathétique d'une chanteuse. Il savait qu'ils le tenaient. Il se redressa et dissimula la boîte sous son imperméable. Revenu dans sa voiture, il tourna le rétroviseur pour contempler son teint bilieux, le blanc jaunâtre et légèrement injecté de sang de ses yeux.

L'homme brun assis dans la berline suédoise de couleur bleu nuit fait maintenant remonter la vitre de sa portière dans un petit chuintement de moteur électrique. Le léger bruit de succion de la vitre s'encastrant impeccablement dans le caoutchouc du joint provoque chez lui un sourire goguenard. Gérard C. se recale dans le cuir confortable du fauteuil du conducteur et repose sur ses genoux le boîtier sur lequel est monté le lourd téléobjectif. “ *L’indianisation de Phuket entraîne une hausse importante des flux d’immigration,* ” pense-t-il. Et son rire soudain fait apparaître une rangée de dents anormalement nombreuses.

V

Arrivé chez lui, Bensaïd prit dans le tiroir de son bureau une petite boîte verte contenant un jeu de clefs Allen et chercha celle qui s'ajustait dans la tête creuse des petites vis cuivrées. Une fois démontées toutes les vis, il souleva le couvercle et découvrit, calée par des tampons de mousse polyuréthane, une autre boîte en alliage d'aluminium. Celle-ci était pourvue d'une prise plate à quarante broches, appelée du nom d'un bureau de standardisation américain qu'il avait oublié. Il comprit alors pourquoi il avait reçu par la poste quelques jours plus tôt une carte électronique, et un câble en nappe, avec un disque d'installation, alors qu'il n'avait rien commandé.

Il ouvrit son ordinateur, connecta la carte sur un des slots de la carte mère, puis le câble sur le disque dur qu'il venait de trouver au pied du platane.

Après l'installation et l'affichage de quelques lignes d'un langage de programmation auquel il ne connaissait rien, apparut ce message : « Veuillez entrer votre code » suivi de quatre cartouches de longueur inégale. Le curseur vint se positionner dans la première. A l'observation de la longueur des différentes cartouches à remplir, il comprit, et entra au clavier la forme générique du message, l'origine de tout pour ainsi dire : « *La lacération des banquettes* ». L'écran s'illumina alors, ouvrant sur la page d'accueil d'un logiciel de navigation qu'il ne connaissait pas. Il fut rapidement guidé vers des pages concernant la faune d'une réserve africaine. Sous une grande photo de lion dévorant une antilope, en arrachant un quartier de chair rouge zébrée de côtes blanches, on lisait cette légende :

Le grand lion chasse solitaire dans les plaines du Niokolo-koba. Ses proies sont les antilopes, aux yeux effarouchés. La déforestation des bosquets entraîne une hausse importante des risques de leur extinction.

Il tiqua. La légende ne ressemblait pas à un texte documentaire sur les animaux. C'était évident, et cela seul, même sur un site du réseau, aurait suffi à lui mettre la puce à l'oreille. Ils s'amusaient décidément bien avec ses nerfs, avec leur jeu de cache-cache. Il se sentait comme un rat dans un labyrinthe, sous l'œil de chercheurs en psychologie. Il cliqua sur les bosquets, qui venaient de lui adresser une surbrillance déclenchée par le roll-on. Le clic l'emmena vers un site dont l'adresse demeura invisible, et aurait de toute façon probablement changé dans quelques jours. L'image d'antilope se décomposa lentement, comme dans un fondu enchaîné, laissant apparaître la photo d'une jeune fille blonde, aux longs cheveux bouclés, parée d'une lueur virginale qui semblait émaner d'elle.

Il se laissa retomber lourdement sur son siège, et murmura : – Oh non, pas celle-ci...

VI

– C’est un livre à clef que l’on m’a livré sans les clefs, – dit Alban-Robert.

– C’est effectivement gênant, – répondit son interlocuteur en regardant la serrure de fer oxydée qui ornait l’épaisse couverture de cuir.

Alban-Robert Gillie se tenait au milieu de la grande pièce, qui semblait sortie d’un décor de film de chevaliers hollywoodiens. Les rares fenêtres à meneaux, bordées de granit et enfoncées dans les anfractuosités des épais murs, laissaient filtrer la lumière affaiblie de cette fin d’après-midi pluvieux. Au dehors, il régnait certainement cette ambiance décourageante sur la campagne, ce moment de sommeil et de décomposition de la nature, cette lente fermentation qui permet le retour du printemps.

Dans la pièce, en revanche, la pénombre n’était pas oppressante et un bon feu dans la haute cheminée ajoutait ses reflets aux couleurs chaudes de la grande table de chêne et des tapis d’orient.

Alban-Robert s’approcha d’une commode et ouvrit le coffret contenant un service à liqueur qui était posé sur celle-ci.

– Un cognac ? – proposait-il à son interlocuteur.

Il versa sans attendre la réponse.

– J’aurai bientôt quelque chose qui vous intéressera.

Simon parut soudain plus intéressé, et son corps tressaillit légèrement. Son maintien changea imperceptiblement, et un observateur aguerri dissimulé dans la pièce aurait certainement remarqué que ses muscles s’étaient mobilisés, comme

ceux d'un animal en arrêt, tout prêts à produire l'accélération nécessaire pour être en quelques enjambées sur la proie. Il fit un effort pour se dominer et ne rien laisser paraître en prenant le verre tendu, et dit d'une voix qu'il souhaitait neutre :
– Le même genre que la dernière fois ?

– Mieux. Beaucoup mieux, – répondit Alban-Robert.

Les deux hommes portèrent lentement leurs verres à leurs bouches et laissèrent voluptueusement le parfum rond de l'alcool couleur miel envahir leurs papilles.

– Vous voulez un échantillon ? – demanda Alban-Robert.

– Volontiers, – répondit Simon.

Alban-Robert sortit de la pièce et revint avec une enveloppe d'un beau papier, blanc cassé, épais et moelleux. Un Vélin d'Arches, probablement. Il tendit l'enveloppe à Simon. Celui-ci l'ouvrit précautionneusement, dégageant lentement le rabat qui était simplement glissé à l'intérieur de l'enveloppe. Il en sortit une fine mèche blonde, formant un cercle presque parfait, qui provenait certainement d'une chevelure bouclée. Simon passa la mèche sous son nez, en humant le parfum délicat, évanescent.

– Excellent, – dit-il.

Il semblait réfléchir, les yeux perdus au loin. Alban-Robert observait cet homme entre deux âges poursuivant une douce rêverie inspirée par l'odeur d'une mèche de cheveux bouclée et blonde qu'il tenait encore sous ses narines dilatées.

– Et nous aurons un film ; comme la dernière fois ? – reprit Simon d'une voix atone, encore perdu dans le songe.

– Il faudrait penser à moderniser le système de vidéosurveillance de l'usine, si nous voulons des images de meilleure qualité, – répondit Alban-Robert.

– Combien ? – demanda Simon, qui venait de reprendre contact avec la réalité et avait écarté de son nez la mèche blonde.

– Pas grand chose, pour vous, mon cher. La société s’en chargera, – répondit Alban-Robert.